

Célébration de l'identité convulsive

L'identité n'est pas nécessairement chose triste, terne, limitée. Le moi n'est pas forcément haïssable et les figures du moi peuvent ne pas manquer de charme. Les portraits photographiques (1991-1993) d'Antoine Poupel sont sans cruauté. Ils se souhaitent du côté de la générosité. Ils ne veulent pas figurer des personnages neutres, ni des personnages écrasés ou déchus. Connus ou inconnus, les modèles d'Antoine Poupel sont montrés sous leur meilleur jour. Et à leur tête se mêlent les objets de leurs passions, de leurs curiosités, parfois les emblèmes dans lesquels ils se reconnaissent.

* * *

Chacun de nous est toujours plus que son corps, autre chose que son corps. Chacun de nous est à la fois lui-même (chair, pensée, passions, caprices et, comme on dit, caractère) et tout autre chose que lui-même. On n'oserait pas dire que chacun de nous est l'univers (ce qui pourtant ne serait pas tout à fait faux). Mais chacun de nous est, en quelque sorte, engagé dans un dialogue privilégié avec une partie de l'univers. Il est uni à cette partie par des affinités électives qui se manifestent dans son travail (le boucher est aussi les viandes qu'il coupe), dans ses loisirs, dans ses désirs, dans ses curiosités et bonheurs, également dans ses façons de penser. L'identité de chacun de nous, telle que les photographies d'Antoine Poupel s'efforcent de la capter, est constituée par notre rapport privilégié à quelques éléments du monde. Ces portraits sont les révélateurs du côté poreux, ouvert, extensible de notre être. Nous ne sommes pas fermés sur nous-mêmes.

* * *

Le torero est le filigrane du taureau et Bartabas celui d'un cheval ironique. Les jambes des femmes escaladent la tête de Ma Desheng. Un crocodile sourit sur le visage de l'enfant qui le dessine. Démosthène Davvetas apparaît comme un terrain de basket où s'inscrit un poème. Jean Baudrillard se fragmente grâce à une grille. Le visage de Jean-Claude Bélégou se fait jardin. Celui de Gabriel Matzneff vient illustrer un journal de Manille, *The Manilla Evening Post*. Celui de Françoise Verny rêve,



mélancolique, dans les embruns. Celui de Claude Chabrol est un jeu d'échec, avant le commencement de la partie. L'horloger-prestidigitateur est devenu rouages et foulard. L'inventeur du *Crazy Horse Saloon* trouve sa juste place sur une stèle égyptienne. La main de Robert Doisneau semble mimer le geste d'une femme de pierre du parc Monceau. L'oeil de Dominique Pelletey est l'axe d'une scie circulaire. La tête de Gérard Desarthe s'épluche comme un oignon. Sur Serge François s'inscrivent des lettres sanscrites ; sur Barbara Hendriks la Déclaration des Droits de l'Homme ; sur Jean-Claude Lemagny l'alphabet maya ; sur Pierre Restany la forme d'un sexe de femme. Soumaré est à la Mecque ; Louis Dupré dans la bibliothèque de Babel ; Antonio Hoyos au coeur de la Tour Eiffel ; Pierre Soulages dans les obliques d'un de ses tableaux. Un ancien forgeron est devenu fer à cheval. Un ancien boxeur est devenu son chien. L'arbre, Jean-Jacques Pauvert s'offre au vent. L'acteur Yann Collette se masque d'une statue brisée. Vu de dos, l'abbé Pierre marche sous une pluie d'étoiles, voyageur du cosmos, passant de notre terre. Des rêves géographiques hantent Raoul Ruiz. Philippe Meyer sourit à des rêves d'opéra. Carolyn Carlson est pierre dans le ciel et Paolo Conte pierre sur la terre. César est "compressé", tandis que Pierre Gassman, fondateur du laboratoire *Picto*, est œil et main. Cees de Hond est dentelle et Encyclopédie. Marthe Mercadier ensoleille.

* * *

Chaque portrait d'Antoine Poupel est une célébration, parfois mêlée d'humour, toujours rêveuse. Il célèbre les noces d'un individu avec les animaux, les plantes, les pierres, les étoiles ; ses noces également avec ses passions, ses savoirs ou ses caprices. Chacun de ces portraits s'oppose à ces tristes photos policières que l'on nomme (sans doute par dérision) photographies d'identité.

Le peintre Max Ernst a repris et transformé la phrase de Breton sur la beauté. Dans le texte de 1937, il écrit : "L'identité sera convulsive ou ne sera pas." Ce sont des identités convulsives dont Antoine Poupel "tire" le portrait.

Gilbert Lascault